

Il y a plus qu'une différence, un abîme, entre photographeur l'Afrique et photographeur en Afrique. Ce n'est pas une question de syntaxe, mais de point de vue. Claude Iverné, par exemple, photographie en Afrique, c'est-à-dire à hauteur d'homme, d'égal à égal. Cela paraît simple, comme ligne de conduite, mais demande un effort permanent consistant à se défaire de ses préjugés et des clichés que l'on a dans la tête avant de les reproduire en noir et blanc ou en couleur.

De l'Afrique, Iverné connaît surtout le Soudan, où il retourne régulièrement depuis une quinzaine d'années. C'est déjà pas mal, car le Soudan fut le plus grand pays d'Afrique avant d'être coupé en deux par la sécession du Sud, en 2011. Son exposition à la Maison des métallos, à Paris, dévoile quelque peu ce pays mal connu en France autrement que par ses drames humanitaires, dont le dernier en date est la crise du Darfour, en février 2003.

Le Darfour est un territoire que connaît bien Iverné, pour s'y être rendu avant que le conflit n'éclate officiellement. *« Il y avait déjà un état de guerre permanent, des armes partout, mais personne n'en parlait. A la fin du printemps 2004, quand la région était enfin accessible à la presse internationale, l'essentiel des violences était passé, se souvient-il. Chez les humanitaires comme chez les journalistes, il y a eu une quasi-déception. Il n'y avait pas grand-chose à montrer : pas d'enfants décharnés, de combats. »* Les reporters photographes, venus se mesurer avec Salgado et ses icônes de la famine « biblique » en Ethiopie en 1984, en ont été réduits à des exercices de style.

L'exposition s'ouvre par une sorte de couloir où sont reproduites, de part et d'autre, des photos grandeur nature de femmes et d'enfants faisant la queue lors d'un blanket-feeding, une distribution générale de nourriture en jargon humanitaire. Si l'on regarde l'image attentivement, on y voit des femmes plutôt bien portantes, vêtues de couleurs vives, des enfants rieurs. « La détresse n'était pas là. C'est souvent le cas au Darfour, le vrai drame est silencieux. Il se trouve hors des camps de déplacés. » Tout en étant matière à paradoxe au Soudan, les camps de déplacés au Darfour ont ainsi permis de scolariser une génération entière de jeunes, de dispenser de corvée d'eau les fillettes (5 heures de marche aller-retour), de médicaliser l'accouchement des femmes, de soigner les vieillards.

Cette violence, invisible à l'oeil nu, il faut avoir pris le temps de parcourir ce territoire grand comme la France pour la voir : c'est la gangrène provoquée par une simple entorse, pas soignée parce qu'il n'y a tout simplement pas de médecin à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. La vraie violence est la question foncière : à qui appartient la terre ? Qui sont les pauvres ? Les occupants traditionnels, les Four, principales victimes de la guerre, ou les Arabes nomades, sans terres donc sans écoles ni infrastructures, mais armés par le gouvernement ?

Comment montrer cette violence sourde et muette ? En photographiant à plat, sans pathos, des hommes, des femmes, et leurs lieux de vie : souvent rien ou presque, des greniers, vides ou pleins, des huttes recouvertes de plastique, un pagne en tergal. L'affiche de l'exposition représente une magnifique jeune femme dans un tob (tenue traditionnelle des femmes au Soudan) avec un imprimé de la tour Eiffel. « Elle ignore probablement quel est ce monument. Le tissu, en Nylon, a été produit en Chine. Là est la vraie violence au Soudan, qui a été l'un des premiers producteurs de coton, explique Claude Iverné. En Europe, nous avons mis vingt siècles pour passer des Gaulois à la globalisation. Au Soudan, on voudrait que cette transformation, qui intervient en cinq ou dix ans, se passe sans heurts. »

Quand il est venu pour la première fois au Darfour, en 1998, les nomades arrivaient au marché avec leurs chameaux et négociaient le prix sur place. Trois ans après, sur le même marché, les acheteurs appelaient au Caire avec leurs téléphones portables pour connaître le cours du dollar et fixer le prix.

Au Soudan, il faut un oeil exercé pour savoir qui est qui, dans cette multitude d'ethnies et d'identités où la couleur noire se décline en infinies nuances, où l'on peut être africain et se prendre pour un Arabe, et où l'on peut être chef de tribu et plus pauvre qu'un commerçant sans lignage. Ces portraits, pris à la chambre et toujours cadrés à hauteur d'homme ou de femme, montrent des individus dans des décors naturels et neutres, souvent vides. Il faut du temps pour les lire, noter les détails et les décrypter. A quoi distingue-t-on un jeune chamelier réduit en esclavage ? A un détail insignifiant, le grand bol qu'il transporte toujours avec lui pour y prendre ses repas. C'est son seul bien.

Pour arriver à ce regard, il faut un long *désapprentissage* de l'usage de ses oeillères. Iverné vient de la photographie de mode et de la publicité. Le Soudan l'a pris à une période charnière de sa vie et l'a changé. *« Il a fallu être disponible, se laisser porter. J'ai accepté la lenteur, la monotonie. »* Au même moment, il découvrait au séminaire de Jean-François Chevrier, aux Beaux-Arts de Paris, une démarche qui résonnait avec sa conception de la photographie dite « documentaire ». « Dans l'ensemble des travaux sur l'Afrique en général, et pour le Soudan en particulier, il y a un mélange d'exotisme et de compassion involontairement raciste. On photographie les gens comme des curiosités, un peu comme on les présentait à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Pas pour ce qu'ils sont mais pour les rendre « consommables », identifiables », explique Iverné.

Christophe Ayad, *Juste l'Afrique*,  
LE MONDE, 11 octobre 2012. (extraits)

Tél 06 09 77 87 36  
elnour@elnour.net  
www.elnour.net



LE BAL

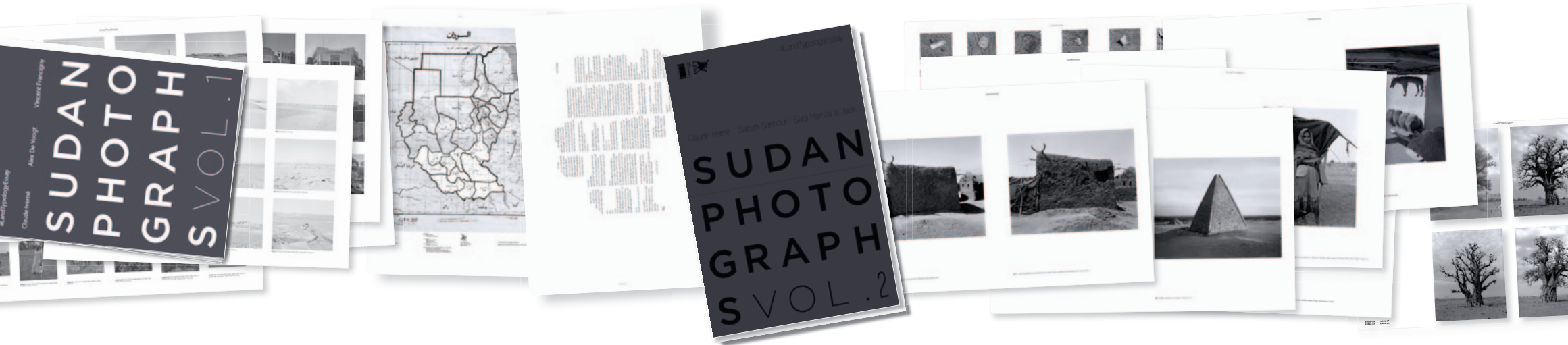
6, impasse de la Défense  
75018 Paris  
M° Place de Clichy  
T: 0033 1 44 70 75 50  
www.le-bal.fr

## CLAUDE IVERNÉ / SUDAN PHOTOGRAPHS VOL.1&2

**SIGNATURE**  
Mercredi 25 Juin 2014-19h00



— Photographe documentaire, il consigne depuis 1998, en images et en mots, les échos du territoire soudanais. Ses clichés restituent la vision humaine sans effets ni urgence. Ses notes en arabe enregistrent méticuleusement les noms des hommes, leurs paroles, lieux et clans. Avec ce vocabulaire d'empreintes et le montage comme grammaire, son écriture invite le lecteur à fouler lui-même le sol du pays. — *Le Monde Diplomatique*, mai 2004.



Le Volume 2 de **SudanPhotoGraphs** vient, enrichir le Volume 1 et tenir les promesses de la collection. Claude Iverné y poursuit le fil d'une proposition narrative sur ses propres traces : Il propose au lecteur une expérience, selon le même principe mis en oeuvre pour ses expositions. Il s'agit de s'investir à tâtons en un territoire inconnu, de jouer à un jeu de pistes. Une invitation à fouler le territoire, à l'explorer soi-même sur les empreintes des auteurs. Pour cela, Iverné brouille les pistes. Car il s'agit d'abord de se perdre. Tout comme lui, de se défaire, de se désencombrer des clichés associés à cette terre, autant que de nos usages de l'image et des mots, d'abord se perdre donc avant de s'y retrouver, peut-être, à force d'intuition.

Il y a du jeu dans cette représentation géographique et mentale. Des rébus plus ou moins clairs, des mots, des correspondances entre légendes documentées. En lieu de pagination, des combinaisons de lettres plus ou moins aléatoires signalent les planches non reliées et potentiellement indépendantes. Le montage de l'ensemble réside en autant d'articulations potentielles. Chaque planche de chaque volume trouve librement sa place selon l'intention du lecteur, et recèle des indices selon l'endroit où il se trouve alors. Le lecteur explorera le territoire à mesure des indices semés au devant de sa lecture. Tout d'abord une narration lyrique selon la mise en page en cahier, qui dessine les contours de la fable. Puis le choix du jeu : défaire tout ou partie, inverser, encadrer une, deux, trois planches... faire le mur...

Après Alex de Voogt\* et Vincent Francigny\*, Claude Iverné a invité Sara Hamza al Jack et Sabah Sanhoury, jeunes écrivaines soudanaises, à contribuer au Vol.2. Leurs deux nouvelles résonnent d'un écho au célèbre roman **Bandarchâh** de Tayeb Salih\*. Enfin, un extrait des carnets de Claude Iverné et de la thèse en médecine du Dr. Sayed\* renforcent l'esprit de cette collection, d'une représentation libre de territoires, ou de l'usage assumé de la subjectivité des auteurs comme instrument de description. L'intuition et les sens du lecteur s'y trouvent encore plus sollicités, plutôt que ses connaissances, à esquisser les contours de ce territoire.

Les photographies de Claude Iverné sont lentes. Elles recèlent de repères imperceptibles, lisibles avec l'acuité de l'expérience. Technicien averti insensible aux genres et effets, Iverné situe la modernité dans l'honnêteté de soi au détriment des artifices du marché.

\*Alex de Voogt, *Division of Anthropology, American Museum of Natural History, New York*

\*Vincent Francigny, *Dir., Section française d'Archéologie au Soudan.*

\*Traductions en français et anglais sur le site [www.elnour.net](http://www.elnour.net)

\*Tayeb Salih, *Bandarchâh*, *texte original 1970, Actes Sud (Sindbad), traduction française 1985, Roman traduit de l'arabe par Ane Minkowski.*

\*Thèse de doctorat en médecine soutenue le 05.06.1973 par de Dr. El Sayed Mirghani El Sayed.

— Voici le second Volume d'un catalogue de choses que l'on peut aisément trouver au Soudan pour peu d'y prêter attention. Des vues banales, proches de la vision de l'œil humain, classées par types, parfois géographiquement représentent des scènes ordinaires. Les images, les textes et leurs combinaisons, qui composent ce document constituent peut-être eux-mêmes des documents. Une description reste cependant une fable et le Soudan est une terre trop grande pour se voir réduite à quelques pages. L'œil lui-même accumule des vues, la mémoire, les amalgames pour dessiner des contours. La photographie ne recèle pas un caractère objectif, mais une somme et combinaison de choix aussi propres à révéler l'auteur que le sujet du cliché. Choix du lieu, du moment (lumière) du cadre, choix technique, optique, de vitesse d'obturation, de profondeur de champ, exposition, chimie, tous tendus vers leurs conséquences tant éthiques qu'esthétiques. J'aime qu'une image ne se donne pas au premier regard, qu'elle ne se laisse pas dévorer toute crue, qu'elle se révèle voile après voile, à mesure que l'esprit du lecteur s'y perd. Chaque volume complète les autres ou leur répond, à la façon du puzzle. Des planches par vraies ou fausses typologies, des essais libres. Le propos varie de l'ordre aléatoire des planches. Un langage de signes, un cheminement, un jeu de pistes tantôt brouillées, tantôt balisées et de correspondances, parcours peu fléché. On peut suivre le guide selon la pagination en cahier, puis s'égarer, vivre l'expérience du territoire. Contrairement à la définition de documentaire en photographie par Beaumont Newhall, qui désigne une volonté du genre de persuader, Il n'est ici nulle intention de convaincre. Qui pourrait prétendre résumer un territoire, une société à ses travaux ? Ni le temps passé ni les miles parcourus ni les anecdotes n'octroient la moindre valeur ajoutée. Les valises voyagent aussi !

Ces photographies sont soudanaises. Prises, élaborées, pensées ou fabriquées sur le sol du Soudan, elles traduisent toutes une part de réalité de là bas. Justes, pour autant aucune n'est vérité. Bien que nombreuses, précises et abondamment légendées, elles contiennent proportionnellement peu de savoir sur ce territoire. Ce vocabulaire d'empreintes visuelles, dépend de la grammaire et parfois du lyrisme qui les lie. L'ensemble constitue un corpus, une collection de signes. Pour certains il représenteront des documents, pour d'autres des compositions, des témoignages, l'inverse, ou rien... Chacun selon ses préoccupations. Il est donc question de soi, du lecteur lui-même. Le Territoire, sert ici de prétexte à expérience pour autant d'essais personnels. La restitution de mon propos évolue également, comme s'élabore une vue globale constituée de successifs brouillons, tout comme l'est le territoire, en mouvement. J'évolue. Le territoire que je foule évolue aussi. Ainsi le brouillon me semble-t-il la forme de restitution la plus juste, la plus appropriée, pertinente et honnête. Juste aujourd'hui, différente et tout aussi juste demain. Je propose au lecteur, de s'accaparer cette collecte, d'en éprouver l'usage. Il dispose de mes images, au caractère je crois faiblement temporel, calme et silencieux, certaines agencées en catalogues, d'autres en courts essais narratifs, et de leurs légendes de type descriptif. A son tour de tisser avec autant d'indices, sa propre trame.

«Ne demande pas ton chemin, tu risquerais de ne pas réussir à te perdre.»

— **Claude Iverné**